



Mme GARRET A. HOBART.

Mme Hobart, veuve du vice-président qui vient de mourir, était jusqu'à tout récemment encore, un ornement de la Maison Blanche. Elle y recevait les visiteurs avec Mme McKinley avec une grâce charmante.

TEMPERATURE

Du 29 novembre 1899.

Thermomètres de R. & L. CLAUDEL, Opticiens, No 143 rue du Canal, Entre Courcadelles et Baronne.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 29 novembre — Indications pour la Louisiane — Temps beau jeudi et vendredi ; plus frais ; vents frais du sud à ouest.

Le Prochain Message

— DU —

PRESIDENT MCKINLEY.

C'est avec le plus vif intérêt, sans doute, qu'on lira dans nos dépêches, une analyse, très courte, si l'on veut, mais très instructive, du message que le Président va envoyer au Congrès, lors de sa rentrée en session. Tout d'abord, on nous annonce qu'il sera long, très long ; on nous parle de vingt mille mots ; ce qui prouve, dès le commencement, qu'il s'agit de graves communications à faire aux deux Chambres, et que ces communications ont besoin de nombreux commentaires, de longues explications.

En effet, le message que nous attendons tous avec impatience n'aura pas le même aspect que ceux qui l'ont précédé depuis bien longtemps. D'ordinaire, c'étaient les affaires intérieures, politiques ou économiques, qui préoccupaient le plus le chef de l'Etat et prenaient la plus grande place dans son message. Les questions extérieures, les relations avec les autres peuples ne nous intéressaient que médiocrement et nous inquiétaient moins encore.

Il en est tout autrement à l'heure qu'il est. Dans le long document que l'on va nous communiquer, il ne s'agit que de conquêtes, à consolider, que d'insurrections à

réprimer, que d'îles ou de groupes d'îles à plier à une forme de gouvernement que les populations ne connaissent pas, à laquelle ils se plieront difficilement et que, d'ailleurs, les différentes administrations militaires qu'on leur impose, avec leurs procédés soldatesques, ne leur font guère aimer.

Les Etats-Unis sont entrés dans une phase toute nouvelle ; ils sont devenus une puissance européenne, ayant des voisins partout et susceptible, par conséquent, de rencontrer des obstacles partout, à chaque pas qu'ils feront, soit dans l'ordre politique, soit dans l'ordre économique.

Une pareille révolution dans l'existence d'un peuple exige de nouveaux procédés administratifs et une énorme augmentation dans l'armée de terre et dans l'armée de mer ; par conséquent, une augmentation correspondante dans les budgets respectifs.

Il est très beau de conquérir de vastes contrées, d'immenses archipels et de les civiliser même ; mais il ne s'ensuit pas que ce soit au détriment de la république et de ses habitants ; il se pourrait malheureusement que cela se pratiquât à coups de budgets onéreux qui grossissent, à chaque instant, et deviennent ruineux pour les populations. C'est cependant à ces expédients que le gouvernement est obligé de recourir s'il veut maintenir ses conquêtes. Il lui faut un gros budget pour la marine, un gros budget pour l'armée et, moins il lésinera sur ces deux chapitres-là, plus vite et plus aisément il établira la paix autour de lui, soit dans les Antilles, soit dans les Philippines. C'est sur ce point que le message nous paraît attaquant. Pas de faux libéralisme, pas de faux humanitarisme. "Qui veut la fin, veut les moyens", dit le proverbe français. "Si vis pacem, para bellum", dit le proverbe latin. Tous les deux ont raison.

Comment vont vos Rogons ? Les Filles Sparagus du Dr Hobb guérissent toutes les maladies des rogons. Echantillon gratuit. Adresse: Sterling Remedy Co., Chicago ou N. Y.

KOUANG-TCHEOU-OUANE.

La situation continue à être intolérable autour de la baie de Kouang-Tchéou-Ouane qui a été cédée à la France à bail par la Chine après que d'autres puissances eussent pris dans les mêmes conditions Kia-Tchéou, Port-Arthur et Wei-Hai-Wei.

Les quelques troupes que nous avons envoyées dans notre nouvelle acquisition n'ont cessé d'être harcelées par la population chinoise et le gouvernement céleste nous a témoigné tout son dédain en rompant les négociations pour la délimitation de la banlieue du nouveau port français. Un incident vient de mettre la mesure à son comble : deux officiers français qui s'étaient aventurés en dehors des avant-postes ont été assassinés.

Il semble, cette fois que la politique de la France soit résolue à en finir. Les dépêches nous annoncent que l'amiral Courrejols s'est emparé du préfet de Hai-Nan et de sa canonnière et que le ministre de France à Pékin a reçu l'ordre d'exiger du Tseong-Li-Yamen le châtiement des coupables et des autorités responsables. On peut souhaiter que cette énergie ne fléchisse pas jusqu'à ce qu'un état de choses supportable ait été établi à Kouang-Tchéou-Ouane. Certes, il n'est pas question de faire des conquêtes sur la Chine. Il s'agit seulement de donner à ce port de Kouang-Tchéou la banlieue qui est nécessaire à sa sécurité, comme les Allemands en ont donné une à Kia-Tchéou et les Anglais à Hong-Kong. Les procédés employés par ces derniers dans une région analogue à celle où se rencontrent des difficultés doivent même servir d'exemple. Lors qu'ils ont cru le moment venu de mener à bien "l'extension de Hong-Kong" sur la terre ferme aux environs de la ville de Kao-Loung, ils ont rencontré une résistance assez vive de la part des habitants. Sans la moindre hésitation, ils ont débarqué des troupes, pris le territoire dont ils croyaient avoir besoin, besoin assez étendu, puisqu'il a porté sur deux mille kilomètres carrés habités par 100,000 habitants.

Et cette opération, menée avec énergie et promptitude, n'a pas fait grand bruit, comme toutes celles auxquelles on ne donne pas le temps de traîner et de s'illustrer par des incidents. Ce qui s'est passé autour de Kao-Loung donne un enseignement utile sur ce qu'il convient de faire autour de Kouang-Tchéou-Ouane.

Le journalisme féminin se développe : voici que la première fois une femme suit une armée en campagne en qualité de reporter.

C'est lady Sarah Wilson, qui se trouve actuellement enfermée à Kimberley, d'où elle enverra sans doute la relation originale d'un siège auquel la présence de Cecil Rhodes donne un piquant particulier. Rappelons à ce propos que l'an dernier la première tentative de reportage féminin, essayé pour le compte d'un journal canadien, par Mrs. R. B. Watkins, avait échoué. Cette femme, connue cependant dans le Nouveau-Monde à la fois comme éditeur d'un journal canadien et comme reporter de grand mérite, s'était vu refuser par les autorités de New York le passage pour Cuba à bord de l'un des navires réservés à la presse.

Le Journalisme Féminin.

Le journalisme féminin se développe : voici que la première fois une femme suit une armée en campagne en qualité de reporter.

C'est lady Sarah Wilson, qui se trouve actuellement enfermée à Kimberley, d'où elle enverra sans doute la relation originale d'un siège auquel la présence de Cecil Rhodes donne un piquant particulier. Rappelons à ce propos que l'an dernier la première tentative de reportage féminin, essayé pour le compte d'un journal canadien, par Mrs. R. B. Watkins, avait échoué.

Cette femme, connue cependant dans le Nouveau-Monde à la fois comme éditeur d'un journal canadien et comme reporter de grand mérite, s'était vu refuser par les autorités de New York le passage pour Cuba à bord de l'un des navires réservés à la presse.

A L'ACADEMIE.

C'est le 28 décembre prochain que M. Lavodan, élu membre de l'Académie française en remplacement de Meilhac, revêtra l'habit à palmes vertes pour prendre place officiellement au milieu de ses collègues et prononcer l'éloge de son prédécesseur.

Les immortels, très peu nombreux, qui ont eu connaissance du discours du nouvel académicien et de la réponse qu'y fera M. le marquis Costa de Beauregard laissent entendre qu'on ne s'ennuiera pas du tout ce jour-là.

C'est M. Thureau-Dangin raconte le Figaro, qui devait répondre au récipiendaire ; mais l'éminent historien s'est excusé, avançant en toute simplicité qu'il lui serait difficile d'apprécier une littérature si purement parisienne et un lot d'œuvres auxquelles ses travaux personnels et sa vie un peu retirée ne l'avaient pas préparé. Il ne voulait point s'exposer à faire une confusion entre le Vieux Marcheur et le Juif Errant.

Le soin de répondre à M. Lavodan fut confié, en conséquence, à M. Costa de Beauregard.

LES FEMMES EN ABYSSINIE.

Le capitaine Welby, qui visite l'Abyssinie, a ramené à Londres deux de ses compagnons : Mahmood et Shabazzadeh. Celui-ci est un Asiatique qui a vu la Russie, la Chine, le Japon, la Perse, l'Italie et la France. Il a bien voulu faire ses confidences à un interviewer, qui les a publiées. Il lui a parlé principalement de la condition des femmes. Dans son pays, qui est le Tibet, on considère comme fâcheux d'avoir plus d'une fille ; mais on y remédie subtilement : une seule des filles se marie, les autres s'habillent en hommes et les heureux parents croient qu'ils ont des fils. Combien l'Abyssinie est éloignée de cette sage philosophie ! Nulle part, la condition de la femme n'est si misérable. Une guerre éclata pendant le séjour de Shabazzadeh. L'empereur Menelik leva une armée de 60,000 hommes et de 10,000 femmes. Celles-ci avaient pour rôle propre de porter les bagages de toute l'armée. Chacune d'elles portait donc le bagage de six hommes. Elles devaient en outre prendre soin des soldats. Le Tibétain parle désagréablement de l'Abyssinie. Pas un des guides de Menelik, dit-il n'a de souliers ; quand on leur jette un morceau de viande, ils le saisissent et le dévorent à la manière des chiens. Dédain d'Oriental pour les barbares noirs. Et, pourtant, comment ne pas admirer la force de cette race ! Dans un pays où une femme porte pendant toute une campagne l'équipage de six soldats, quelle ne doit pas être la vigueur des soldats mêmes !

Le capitaine Welby, qui visite l'Abyssinie, a ramené à Londres deux de ses compagnons : Mahmood et Shabazzadeh. Celui-ci est un Asiatique qui a vu la Russie, la Chine, le Japon, la Perse, l'Italie et la France. Il a bien voulu faire ses confidences à un interviewer, qui les a publiées. Il lui a parlé principalement de la condition des femmes. Dans son pays, qui est le Tibet, on considère comme fâcheux d'avoir plus d'une fille ; mais on y remédie subtilement : une seule des filles se marie, les autres s'habillent en hommes et les heureux parents croient qu'ils ont des fils. Combien l'Abyssinie est éloignée de cette sage philosophie ! Nulle part, la condition de la femme n'est si misérable. Une guerre éclata pendant le séjour de Shabazzadeh. L'empereur Menelik leva une armée de 60,000 hommes et de 10,000 femmes. Celles-ci avaient pour rôle propre de porter les bagages de toute l'armée. Chacune d'elles portait donc le bagage de six hommes. Elles devaient en outre prendre soin des soldats. Le Tibétain parle désagréablement de l'Abyssinie. Pas un des guides de Menelik, dit-il n'a de souliers ; quand on leur jette un morceau de viande, ils le saisissent et le dévorent à la manière des chiens. Dédain d'Oriental pour les barbares noirs. Et, pourtant, comment ne pas admirer la force de cette race ! Dans un pays où une femme porte pendant toute une campagne l'équipage de six soldats, quelle ne doit pas être la vigueur des soldats mêmes !

Le Secret du Détroit.

Une autre expédition s'en va à la recherche du "secret du détroit". Depuis 400 ans ce secret est resté sans solution. De nos jours les géographes et les géographes ne croient pas qu'il y ait de ce côté d'un relief à l'Atlantique qui s'étendrait vers l'ouest. Le temps fut, orient ces savants, où les deux Continents étaient séparés. Il est des personnes qui croient que le secret de la santé aussi difficile à découvrir. Trois mots ont été le secret que possédait le Hottentot Stomac Bitter. Il s'agit de la cessation, de l'indigestion, de la dyspepsie et de toutes les affections du foie et des rognons. Il guérit d'une manière permanente, et le soulagement qu'il donne est immédiat. Tous les pharmaciens le tiennent, et un flacon de Havent recouvre le sol de la bouteille.

UNE ANECDOTE.

En dépit des funèbres prophéties de M. Falb, la fin du monde a passé loin de nous. Tout est à recommencer. Les saisons vont se suivre dans leur ordre invariable, la guerre et la paix vont alterner, la joie et la douleur vont se partager de nouveau le cœur des hommes, comme par le pas-

A propos de Chénecœur.

Tout en rendant hommage au talent déployé par Mlle Sorel dans Chénecœur, on a malheureusement ajouté qu'elle avait en aussi l'habileté de montrer cinq toilettes dans quatre actes.

Ce n'est point un reproche, car ces toilettes de Paquin sont délicieuses. Au premier acte, une robe qui paraît dessinée par Watteau. En velours gris nacré avec des bouquets de roses éteintes, garnie de zibeline, s'ouvrant devant, pour laisser deviner un intérieur tout de mousseline rose-chaïr, garni de malines. Seconde robe velours praline, forme à la Des Grieux.

Un deuxième acte, Mlle Sorel entre en scène vêtue d'un joli vêtement de drap noir avec col et parements Directoire de broderies anciennes sur fond rouge ; petite robe drap gris, style Directoire aussi.

Au troisième, robe de dîner d'étoffe en crepe de Chine rose et fauve avec fichu à la Grecque. Jupe froncée et serrée dans une ceinture blanche et écharpe de mousseline tombant derrière la jupe.

Enfin, au quatrième acte, robe de drap azur dont les lignes aussi simples que souples, font valoir la sveltesse élégante de Mlle Sorel.

La réforme du costume féminin.

La Revue pour les jeunes filles a encarté dans son numéro du 5 novembre une feuille de papier rose. Il y est écrit en gros caractères : "Questionnaire. — Première question." Et au-dessous : "On parle beaucoup, depuis quelques années, de la réforme du costume féminin. Cette réforme est-elle opportune, possible, facile ? — Si oui, dans quel esprit et de quel point de vue doit-elle être abordée ? Les réponses seront publiées le 20 décembre. Ce plébiscite ne manquera pas d'être curieux. Non seulement il révélera l'opinion que les femmes ont de leur costume, mais il les contraindra d'en avoir une. Comme on demande aux réformatrices de décrire le costume qu'elles adopteraient, leur coquetterie ingénieuse comblera des travestis pour le plaisir des yeux. Peut-être trouvera-t-on dans ces réponses la solution de certains problèmes éternels. Le problème des manches est de ceux-là. Doivent-elles être bouffantes ou plates ? Musset a agité la question sans pouvoir la résoudre. "Décidément, il n'y a que les manches plates", dit Mme de Léry ; mais elle avoue qu'elles font ressembler les femmes à des cigales, "avec un gros corps et de petites pattes". Nous attendons avec confiance la réponse à ces délicates énigmes. Elles sont très frivoles et très graves ; car les petites choses sont liées aux grandes, et elles ont leur fin et leur effet. L'esprit d'une société se trahit dans la coupe d'un corsage. Un pli, un volant, un bouillonnet, sont choses aussi sérieuses que le nez de Cléopâtre : un centimètre de plus, et la face du monde en est changée.

Comme la Dame aux camélias, cette pièce est le contre-cœur d'une émotion personnelle à laquelle l'art est venu donner une déclamation et une conclusion logiques qui lui ont manqué heureusement sur la terre. Mille autres hommes ont passé par la même épreuve que le poète ; mais, n'étant pas disposés à vibrer comme lui, ils n'en ont tiré ni une émotion pour eux-mêmes, ni une leçon pour les autres.

D'autre part, la douleur et le chagrin ont été nombre de gens à qui il ne manquait, pour les valence, que la faculté d'engendrer un livre ou une comédie. Quise répand, se calme.

Alexandre Dumas a dit de Diane de Lys :

Comme la Dame aux camélias, cette pièce est le contre-cœur d'une émotion personnelle à laquelle l'art est venu donner une déclamation et une conclusion logiques qui lui ont manqué heureusement sur la terre. Mille autres hommes ont passé par la même épreuve que le poète ; mais, n'étant pas disposés à vibrer comme lui, ils n'en ont tiré ni une émotion pour eux-mêmes, ni une leçon pour les autres.

Demandez toujours les Purple Trading Stamps, car si vous ne les faites pas, le marchand croira que vous n'en faites pas une collection et alors ne vous les offrira pas.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Hier soir, il y avait une fort belle salle au Grand Opera House. On y répétait la pièce qui fait les délices de ce théâtre depuis dimanche soir : "An Enemy to the King". Il en sera de même aujourd'hui en matinée, à l'occasion du Jour d'Actions de Grâce.

Dimanche prochain, 1ère représentation d'une intéressante nouveauté : "The Devil's Mine", jouée par les mêmes artistes qui viennent de remporter tant de succès depuis plusieurs semaines ; la pièce portera un grand effet et fera de belles recettes.

CRESCENT THEATRE.

"Shore Acres" attire toujours le public au Crescent. On aime généralement ces pièces simples et pleines de sentiment qui vous reportent des violences du drame actuel qui, à la longue, deviennent fatigantes.

Il y a aujourd'hui, jeudi, une matinée. On y donnera "Shore Acres" et la salle sera pleine une fois de plus. Samedi, il y aura une seconde matinée qui aura le même succès que celle d'aujourd'hui.

THEATRE TULANE.

Nous nous faisons un devoir d'annoncer la série de représentations que doit donner parmi nous Miss Netherole, la grande actrice anglaise, jusqu'à la fin de la semaine. Mercredi et vendredi, "Camille", aujourd'hui, jeudi, en matinée, "Sapho" ; ce soir et samedi en matinée, "The Second Mrs Tanqueray".

Rien de décidé pour la représentation d'adieu de Miss Netherole ; mais ce sera à coup sûr une soirée très intéressante et très animée, après le succès prodigieux de ces deux semaines.

THEATRE DE L'OPERA.

Un véritable événement aujourd'hui, en matinée : rentrée de M. Gauthier qui a obtenu tant de succès l'an dernier, dans "Sigurd". Le soir, "Roméo et Juliette", avec Mme Madier de Montjau et M. Bonnard.

Samedi soir, pour la seconde représentation de M. Gauthier, "Guillaume Tell".

Dimanche, La Poupée, avec le grand ballet qui a obtenu un si grand succès dimanche dernier. Ajoutons que c'est bien la comédie la plus innocente à laquelle on puisse assister. Et puis le spectacle est si attrayant et le ballet si bien réglé, si bien exécuté.

Nous prédisons à cette opérette le succès le plus étonnant.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Dinant un restaurant avec sa femme, Muffardin appelle le chasseur et l'envoie faire donner un coup de fer à son chapeau chez le chapelier le plus proche.

Mme Muffardin, tranquillement : "Si tes bottines ont besoin d'une petite réparation, ne te gêne pas, mon ami..."

Mlle Pontbiquet hésite entre deux soupriants dont l'un est avocat et l'autre médecin. Ses parents penchent pour celui-ci.

"Songe, mon enfant, lui a dit Pontbiquet, bon égoïste, que lorsque tu seras malade il sera là pour nous soigner !"

Délégation des Maîtres de Forges au Ministère du Commerce.

Paris, France, 29 novembre — Une délégation de l'Association des Maîtres de Forges conduite par le sénateur Cordelet s'est entretenue aujourd'hui avec M. Millerand, ministre du commerce, au sujet du nouveau traité franco-américain.

L'attention du ministre a été appelée sur les effets qu'aura la concurrence américaine sur l'industrie du fer en France, industrie qui, même sous l'ancien tarif général, était, a-t-on prétendu, sérieusement menacée.

Le ministre du commerce a promis d'étudier soigneusement les plaintes des maîtres de forges.

Pour guérir à jamais de la constipation. Prenez le Cascaris Candy Cathartic, 10 cts en 25 cts. Si le C. C. C. ne vous guérit pas, les pharmaciens vous remettront votre argent.

Feuilleton

— DE —

L'Abeille de la N. O.

75 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIÈME PARTIE.

VI

DALLEBOIS RETROUVE SA FILLE.

Suite.

J'étais si en peine de vous, si inquiet, si désolé, j'avais questionné ma marraine à votre

sujet, mais elle ignorait absolument ce que vous étiez devenue. — Elle ne sait rien encore, très probablement, car je suis rentrée chez mon père hier soir seulement.

— Ah !... mais où étiez-vous donc, alors ? — A Brasles, peut-être ? — Non.

— Pardonnez-moi, je suis indiscret, mais j'ai tant de bonheur à vous revoir, je m'imaginais tant qu'il ne vous fût arrivé quelque chose de fâcheux.

— Moi, qui m'étais si bien promis, juré de vous protéger, malgré vous. — Merci, monsieur Marcel, dit Madeleine, dont les préventions s'amollissaient sous l'influence de l'accès triste et grave à la fois du jeune homme.

Je vous sais reconnaissant, croyez-le, de ces sentiments ; et s'il ne s'était produit entre nous de certaines difficultés, d'un ordre tout particulier, soyez persuadé que je serais demeurée envers vous comme par le passé.

— Eh bien, voyons, voulez-vous les oublier, ces difficultés ; voulez-vous, à défaut d'autre sentiment, me conserver votre estime, et me rendre au moins votre amitié ?

Marcel fit cette demande avec une sincérité, chaleur, et une communicative que la jeune fille se sentit enfin véritablement touchée.

— Comme cela, j'y consens, dit-

elle. — Vous me rendez bien heureux, plus que je n'osais l'espérer, Madeleine.

— Ainsi, reprit-elle, gentiment affable, nous n'en parlerons jamais de ce passé, n'est-ce pas ? — Non, jamais ! répliqua soudainement Marcel, qui demeura un instant la tête penchée, les yeux baissés à terre, comme accablé sous un poids douloureux trop lourd à porter.

En lui se livrait une lutte nouvelle où se heurtaient les bons sentiments récemment écloés, et les duretés, l'orgueil de son caractère d'autrefois.

Enfin il se redressa fierement, orgueilleux en secret de la victoire qu'il venait encore de remporter sur lui-même.

— Voyons, reprit-il, avec une sorte de gaieté, pourtant un peu affectée, mettez à l'épreuve mon amitié, demandez-moi quelque chose !

— Tont de suite ? — Oui, tout de suite, si vous le voulez, je serai tout heureux de le faire pour vous.

Alors Madeleine tira lentement de sa poche la lettre qu'elle voulait envoyer à André, et la lui montrant, elle dit :

— Voulez-vous me porter cette lettre à la poste de Brasles ? J'y aurais été moi-même, j'étais partie pour cela, mais vous m'avez reconvenue, juste au moment où, effrayée par la neige qui rend la côte dangereuse, je

m'apprêtais, oh ! bien à contre-cœur, à retourner sur mes pas. — Pourtant j'aurais bien voulu qu'elle partît aujourd'hui ; c'est pour Paris.

— Oui, je vois, je comprends, fit Marcel, pour lui faire entendre qu'il avait lu la suscription, et qu'il savait à qui elle était adressée.

— Donnez, elle partira. — Vrai ? — J'y vais immédiatement.

J'ai justement besoin de me rendre à Brasles pour faire une petite enquête personnelle au sujet des misérables qui s'étaient introduits au château.

Vous savez tout cela, n'est-ce pas ? — Oui, j'ai tout appris ce matin ; c'est bien affreux, surtout ce crime !

— C'est épouvantable, murmura le jeune homme d'un accent étrange, comme si sa pensée s'en était allée soudainement ailleurs.

Il pensait encore à André, au bonheur qu'il avait d'être tant aimé, alors qu'on lui faisait à lui, Marcel, la charité d'une amitié, plus apparente que réelle.

Mais il réussit à se vaincre en croix pas ; seulement, c'est que s'il y avait à présent, je suis tout seul pour faire l'ouvrage, et, dame, je ne suis plus jeune, pas vrai ?

J'ai peur que tout ça ne soye pas prêt, quand le maître ren-

trera. — Ah ! c'est juste, ma pauvre Victorie, et moi qui oubliais cela.

Attends, attends, je vais l'attendre, et ne crains rien, va, papa ne trouvera rien à te reprocher.

En disant cela, la jeune fille reprit courageusement ses occupations de maîtresse de maison, et, en un tour de main, elle eut tout mis au point.

Lorsque Dallebois et son père rentrèrent, ainsi que les ouvriers, peu après, le déjeuner servi fumait sur la grande table.

Deux heures plus tard, Madeleine franchissant la petite porte qui faisait communiquer la ferme avec le château, et faisait demander à la comtesse de vouloir bien la recevoir.

— Mais comment donc, ma chère enfant, avec grand plaisir, s'écria cette dernière, en parlant aussitôt sur les pas de sa camériste.

Venez, venez, Madeleine, que je vous embrasse, ma chérie, j'ai tant besoin d'affection !

En même temps, elle attrapa la jeune fille dans ses bras, puis l'entraîna au salon, où elle la fit asseoir tout près d'elle, devant la cheminée qu'éclairait un grand feu de bois.

Et, à la lueur rouge des flammes, Madeleine put mieux constater quelle expression douloureuse et fatiguée ternissait le beau visage apâlé de sa grande amie.

— Enfin, vous voilà donc revenue ! disait celle-ci. Je vais être moins seule.

Je suis si triste et si désolée, mon enfant ! — Oh ! madame, comme cela me fait de la peine de vous entendre dire cela.

— Oui, je le crois, et je voudrais vous l'éviter, cette peine, à vous maintenant qui avez aussi vos chagrins et vos douleurs. Mais puis-je me taire, quand je trouve un cœur compatissant, et lorsque je songe, si triste-ment, que ma vie, depuis vingt ans, n'est qu'un long martyre, un effroyable et si lourd calvaire !

L'horrible plaie, toujours plus large et saignante de ma profonde détresse maternelle, ne se fermait jamais, hélas !...

Nul bonheur, nul espoir ne m'est plus permis, après l'affreusement comotieuse qui vient encore de bouleverser ma vie, en tuant pour ainsi dire mes derniers espoirs.

— Oui, je sais, du moins mon père m'en a touché quelques mots, madame.

— Quoi, fit Mme de Prasles étonnée, il savait cela ? — Il l'avait entendu dire.

Vous aviez eu, parait-il, chère et grande amie, un moment d'espoir.

Vous aviez cru retrouver, en la personne d'un misérable, présenté ici sous un faux nom et un aspect menteur, le fils dont